

METZ

ETUDE DE GÉOGRAPHIE URBAINE ET ÉCONOMIQUE

PAR

Marcel GROSDIDIER DE MATONS

Docteur ès Lettres

Professeur agrégé de l'Université

Membre de l'Académie Nationale de Metz

Nous voudrions dans ces quelques pages non seulement faire connaître l'une de nos principales capitales régionales, que sa longue détention aux mains de l'ennemi a trop souvent fait oublier dans nos études géographiques, mais encore analyser le drame qui, à l'insu de la France, est en train de se jouer à la frontière de l'Est pour la prépondérance économique. A l'heure où l'Alsace se tourne résolument vers la Porte de Bourgogne et le Couloir de la Saône, où va la Lorraine hier prisonnière ? Une lutte très vive se livre dans la vieille province intéressante pour le géographe et l'économiste et prodigieusement vivante. Après avoir étudié, comme il convient, le site et le développement de Metz, nous essaierons de donner une idée de cette lutte où, jouant des coudes, la vieille cité reprend sa place de métropole entre la Meuse et les Vosges.

I. — La situation et le site de Metz

La situation. — On sait, qu'en gros, le Plateau Lorrain, lié intimement au Bassin Parisien, présente des cuvettes emboîtées les unes dans les autres et d'âges géologiques différents. En venant d'Alsace et en négligeant les accidents secondaires, on en rencontre trois : les Vosges, les Côtes de la Moselle et les Côtes de Meuse. La disposition est sensiblement identique, le rebord de la cuvette forme une falaise abrupte, mais une fois cette falaise franchie, on descend sur un glacis monotone jusqu'à la falaise suivante.

Dans la Lorraine septentrionale, le glacis des Vosges forme la vaste plaine tourmentée, semée de buttes témoins et de ressauts, de bassins marécageux où dorment les étangs, mais somme toute, de circulation facile, qu'arrosent la

Sarre et la Nied. Le cours de la Seille en fait la limite. Le glacis des Côtes de Moselle forme la Haye, la Woëvre et le plateau de Briey, celui des Côtes de Meuse, le Barrois, au delà duquel le dos argileux de l'Argonne fait obstacle aux communications avec le bassin Parisien non par l'altitude, mais par l'ampleur du manteau forestier. C'est un manteau forestier aussi épais qui rend la Lorraine étrangère à l'Alsace, mais tandis qu'à l'Orient la forêt prolongée dans la Hardt du Palatinat ne s'interrompt nulle part, l'Argonne ne rejoint pas l'Ardenne, elle laisse passer un large couloir humain où Sedan, Mézières, Hirson marquent les étapes d'une route active qui unit la Lorraine au Hainaut, au Cambrésis et aux Flandres.

Les deux grandes rivières, Moselle et Meuse, ne coulent pas au pied du glacis, mais leurs vallées s'insèrent au contraire en plein dans le rebord de la cuvette qu'elles ont sciée. Il arrive un moment où ce rebord s'infléchissant vers l'ouest, les rivières échappent à leurs vallées encaissées et passent dans la cuvette plus orientale en léchant le bord de la cuvette voisine. La Meuse n'échappe aux côtes jurassiques qu'au nord de Dun, au contraire la Moselle quitte la cuvette du lias en amont de Metz. Il en résulte que Verdun est isolé au cœur d'un pays uniforme, le Verdunois, alors que Metz est parfaitement marginale à des pays d'aspects divers et de productions différentes.

La plaine de l'Est forme un triangle qui aurait pour large base, au pied des Basses Vosges, la Vallée de la Sarre, depuis Sarrebourg au sud jusqu'à Sarrebruck ; les deux autres côtés formant l'angle, dont le sommet est la ville même de Metz, sont représentés par la vallée de la Seille et par la vallée de la Grande Nied, issue de la réunion à Condé-Northen de la Nied française méridionale et de la Nied allemande septentrionale. Ce sont les anciens pagi *Saroensis inferior* forestier aux grands étangs à peine différent économiquement des Basses Vosges ; *Blesensis*, la Bliess, pays d'élevage, *Rosalensis*, la Rosselle, où les mines de houille, prolongement de la Sarre, prennent de plus en plus d'importance, *Nidensis*, la Nied et *Salinensis*, le Saulnois, vastes greniers à blé, les plus fertiles et les mieux cultivés de la Lorraine.

Au nord, entre la Basse Nied et la Moselle, s'étend un pays forestier, pittoresque, à peine défriché par les moines cisterciens que l'on appelait jadis le Haut Chemin et qui donnait la communication avec Trèves et Coblenze. Au sud, entre la Seille et la Moselle, les côtes couvertes de vignobles dominent des prairies et des champs.

La vallée de la Moselle est nettement divisée en trois parties. En amont de Metz, encaissée dans les côtes, elle est avec Ars, Pont-à-Mousson, plus industrielle qu'agricole et elle subit l'influence de Metz jusqu'à Dieulouard, près de l'antique Scarponne, où la voie romaine à peine modifiée quitte la Moselle pour s'enfoncer vers Toul et Langres à travers le plateau de Haye. Au nord de Metz et jusqu'à Thionville, largement épanouie, plantureuse et grasse, elle est maraîchère, couverte de jardins et de riches cultures, de vergers et de

fruits. Au nord de Thionville, elle s'encaisse de nouveau dans les grès du Luxembourg et du pays de Sierck, plus pittoresque que fertile.

Le parapet au pied duquel Metz est bâti n'empêche pas la communication vers l'ouest. C'est que toutes les rivières de la cuvette de Woëvre, Haye et Briotin, coulant à contre-pente, se perdent dans la Moselle, tandis que leurs sources sont au pied des côtes de Meuse. La Moselle recueille toutes les eaux jusqu'aux environs immédiats de la vallée meusienne. Le Rupt de Mad ouvre aussi un chemin par où les moines messins de Gorze ont défriché la Woëvre jusqu'à Commercy et à Saint-Mihiel, c'est la route naturelle vers le Barrois le long de laquelle on construit la grande voie ferrée qui bientôt unira Metz à Paris. L'Orne qui pousse sa tête aux environs de Verdun, amène les eaux du Plateau de Briey jusqu'à Metz, mais aussi les usines de fer qui à Maizières-les-Metz, à Hagondange, à Uckange envahissent la vallée de la Moselle. Un peu plus au nord, la Fentsch (Fontoy) ramène sur la Moselle le Luxembourg français troué de galeries de mines. Et au-delà le Verdunois et l'Ardenne semblent tomber naturellement dans le rayon messin.

Metz est admirablement bien placée pour être une capitale provinciale. Le morcellement féodal dont la Lorraine ne s'est jamais relevée, l'a empêché de devenir une capitale politique. Elle fut, au cours de sa longue histoire, une capitale économique. Elle a tout ce qu'il faut pour le redevenir demain. Elle est au centre de régions agricoles, jardins et forêts, céréales et vignes, laitages et viandes, qui produisent et à proximité de régions industrielles, houillères de la Sarre et mines de fer de Briey, qui absorbent. Elle a par surcroît la chance de se trouver suffisamment en retrait des régions absorbantes pour n'en être pas incommodée et pour avoir le temps de trier avant de distribuer.

Le site. — Les côtes de la Moselle dont la partie orientale est comprise entre la Moselle et la Seille formant ce pays que nos pères appelaient l'Isle, passent toutes entières sur la rive gauche de la Moselle, à sept kilomètres en amont de Metz, mais les deux rivières ne se rejoignent pas tout de suite. L'Isle se prolonge par un promontoire de graviers, une terrasse qui domine de 20 mètres les prairies que les rivières inondent. Cette terrasse s'élève peu à peu et son point culminant forme le bec entre la Seille et la Moselle à leur confluent. C'est sur ce bec élevé que la Metz primitive s'est placée.

Le vallée qui au delà du confluent va s'épanouir largement se trouve là resserrée ; la Seille de cours pauvre et sans largeur mord le pied du plateau oriental vers Borny ; la Moselle largement étalée en bras multiples enserrant les îles Saint-Symphorien, du grand et du petit Saulcy et de Chambière, est rejetée vers l'est par l'énorme protubérance du Mont Saint-Quentin, qui barre l'horizon. Ce mont Saint-Quentin est un haut lieu d'où Metz est peut-être descendu aux temps préromains et où les idoles se maintinrent jusqu'en 825, quand l'arche-

vêque Drogon, fils de Charlemagne, les chassa en y plaçant quelques reliques du martyr du Vermandois.

Dans cette vallée, large au plus de trois kilomètres, noyée à demi ou marécageuse, la terrasse entre Seille et Moselle représentait une hauteur sérieuse, saine et à l'abri des eaux.

M. Camille Jullian (tome VI, p. 472) a joliment décrit ce site de Metz: « Chez les Méodimatriques la nature et les gens de Lorraine se modifiaient légèrement. La vallée était plus large, la contrée présentait plus d'unité, une grande ville la dominait, Metz ou Divodurum, ancien village sacré, auquel rien ne manqua pour devenir une cité riche et populeuse lorsque les Gaulois abandonnèrent leurs citadelles des plus hauts lieux. Une aire aplanie sur une large colline, un fleuve déjà navigable, le très utile confluent de la Seille sortie du pays saunier, le croisement de deux routes capitales, celle de la Moselle et celle de Reims à Strasbourg, un territoire abondant en sel, en pierres, en fer, en vignes et en jardins, l'obéissance enfin d'un peuple étendu en ce temps là et peut-être depuis longtemps un des plus pacifiques et des plus appliqués de la Gaule : toutes les forces possibles des hommes et du sol tendaient à faire de Metz le centre d'un puissant labeur ».

Le cours de la Seille dont une partie devenue aujourd'hui le lit unique de la rivière, a été détourné pour les besoins de la défense, était jadis plus proche de la terrasse urbaine. Ce vieux lit s'est conservé jusqu'à nos jours, les Allemands l'ont comblé en 1904. La Moselle, plus capricieuse, a souvent varié et son cours et la configuration de ses îles. Cette instabilité du fleuve aurait rendu le site inhabitable sans la terrasse de gravier, aussi primitivement on n'occupera qu'elle et la ville se développera en longueur vers le sud.

Le site est, en tous cas, bien choisi à un endroit de passage facile et avec possibilité d'établissement d'un port. Metz fut dès le début une ville de navigation.

II. — Le développement historique de Metz

Les temps Gallo-Romains. — L'importance de Metz, aux temps gallo-romains, se mesure au rayon des routes qui en divergent. La grande voie, par où passeront sans cesse les armées et les empereurs courant au Rhin et qui vient de Lyon, Langres et Toul, pour aller à Trèves vers Cologne ou Mayence, traverse la vieille ville de part en part. Elle y entrait par la porte Seipnoise ainsi nommée de la bourgade de Scarponne (en patois lorrain Serpeigne) où la route vers Toul traversait la Moselle, elle en sortait par la porte Moselle où elle traversait le fleuve pour suivre la rive gauche. Cette route est encore visible sur le terrain, bien que tous les archéologues, trompés par la carte de Peutinger, s'obstinent à la maintenir sur la rive droite. Il semble que la Ville a été pourvue d'une enceinte, qu'elle servit de gîte d'étape et de repos aux armées et la voie

romaine en a conservé le souvenir dans son nom actuel, rue Taison, corruption de la forme médiévale Staisonrue, Stationis via.

Les riches gallo-romains quittèrent cette ville militaire et s'installèrent au sud, sur le territoire qui forme aujourd'hui le quartier du Sablon; là aboutissait l'aqueduc de Gorze dont les ruines imposantes se dessinent encore sur l'horizon de la campagne messine; là on bâtit un amphithéâtre pour 25.000 spectateurs. Le Sablon a livré quantité d'inscriptions et de stèles qui enrichissent le Musée. Elles nous révèlent des corporations de maraîchers (holitores) de pêcheurs, de matelots, de marchands (negotiatores), une florissante école de médecine. M. Camille Jullian, trompé par les archéologues locaux, ne voit dans le Sablon qu'un faubourg de Metz : « Je n'exclus pas, ajoute-t-il, l'hypothèse d'un faubourg sacré ». Il nous semble, au contraire, devant l'ampleur et la qualité des matériaux, que nous avons à faire ici à une ville double: la vieille ville gauloise, sur sa colline murée, reste abandonnée aux soldats et aux gens de peu, tandis que le Sablon est devenu l'agglomération principale à demi campagnarde et aux riches villas. Son étendue est d'ailleurs considérable, quatre ou cinq fois plus que la ville primitive.

De cette agglomération partent les routes qui vont à Reims par Verdun, à Strasbourg, ancienne voie du pèlerinage du Donon, au Saulnois, à Worms.

Divodurum ne résista pas aux invasions barbares; si l'on en croit Grégoire de Tours, elle fut ruinée de fond en comble par les Huns en 451. Frédégaire attribue le désastre aux Vandales. Ce qui est certain, c'est que la ville réduite à sa colline s'enferma dans une solide enceinte construite avec les débris des monuments romains. On en peut suivre le tracé sur le plan des rues actuelles. Partant de la Seille et de la Moselle, elle épouse la forme de la colline par la rue de la Glacière, la rue des Murs (au moyen-âge sur le Mur), la rue du Change, la Place Saint-Louis, la rue des Huiliers au-delà de laquelle elle se perd dans les maisons. Au sud, elle suivait le rempart Saint-Thiébauld, à l'ouest sensiblement le petit bras de la Moselle.

Le Moyen-Age. — Metz se releva rapidement. Capitale du royaume d'Austrasie, pourvue sur la vieille colline d'un somptueux et riche palais, séjour de la grande princesse si romanisée, Brunehaut, elle était au dire de Fortunat une belle et brillante cité « speciosa, coruscans », deux fois forte par son fleuve et par sa ceinture de murailles. Le Sablon se reconstruisit alors; il devint le faubourg ecclésiastique; là s'élevèrent la vieille cathédrale Saint-Jean l'Evangéliste ou des Saints Apôtres transformée plus tard en abbaye Saint-Arnoul, l'abbaye de Saint-Clément qui disputa à Saint-Arnoul la primauté, les Saints Innocents devenue l'abbaye de Saint-Symphorien : fondations du VI^e siècle et du VII^e siècle. Le roi Saint Sigisbert III établit sur la rive gauche de la Moselle une abbaye en l'honneur de Saint-Martin. Toutefois le Sablon avec sa douzaine d'églises demeura si bien le centre ecclésiastique qu'on l'appelait

« Villa ad basilicas ». Dans l'intérieur de la cité, plus à l'abri, s'installèrent les abbayes de femmes Saint-Pierre et Sainte-Glossinde également au VII^e siècle.

Metz ne devait pas perdre sa prépondérance sous les Carolingiens, c'est qu'elle était le berceau de la famille. C'est là que Saint Arnoul, évêque et maire du Palais, fonda la grandeur de sa maison. Dès ce temps, Metz était célèbre pour la confection des manuscrits enluminés et pour le travail de l'ivoire.

Au X^e siècle, l'île toujours inoccupée de Chambière vit se fonder l'abbaye Saint-Vincent qui allait répandre au loin le goût des lettres latines et orientales. Sigebert de Gembloux qui devait y vivre vingt-cinq ans et y professer avec éclat nous a laissé un éloge de Metz abondant en détails et qui la nomme comme éclipsant toutes ses voisines, Worms, Toul, Verdun, Liège, Reims et Trèves.

L'enceinte éclata donc et au XIII^e siècle on en construisit une nouvelle qui englobait les faubourgs. Entre les anciens remparts et la Seille, c'était au nord le faubourg d'Ayest et à l'est le Vésigneufs (vicus novus), le Neufbourg, au delà de la Seille le faubourg d'outre Seille, à l'ouest, au delà du bras de la Moselle, le faubourg d'outre Moselle dans l'île Chambière. Cette enceinte ne changera pas jusqu'à nos jours et les fortifications du XVIII^e siècle en suivront en à peu près les contours. La première enceinte avait environ 2.500 mètres, la seconde en eut 5.500.

Les précieux bans de tréfond nous renseignent en partie sur l'activité de la population messine en même temps qu'ils permettent d'en établir la topographie. La vieille ville est restée aristocratique, on n'y trouve guère que des métiers d'art : les enlumineurs, les marchands de parchemins dans les boutiques autour de la cathédrale, les orfèvres en Fournirue, cependant le long de la Moselle se sont installés les pêcheurs, les maraîchers, les fripiers, les matelots et les charretiers. Le Neufbourg, le Vésigneufs et l'Outre Seille sont au contraire les centres du haut commerce et de l'industrie : sur la Seille, il y a 93 tanneurs et aux environs plus de cent pelletiers et plus de cent forgerons ; une vingtaine de batteurs de laine, 25 tisserands, 30 drapiers, 20 chanvriers, 12 cordiers et 50 tailleurs travaillent autour de Quarteau. Sur les moulins de la Moselle et de la Seille, il y a près de cinquante meuniers et autant de pêcheurs ou de marchands de poissons. Cent soixante quinze boulangers et soixante dix bouchers nourrissent la ville et ses alentours.

Le commerce se fait très loin. Les marchands messins fréquentent par grandes caravanes les foires de Francfort, celles de Troyes, de Provins, de Bar-sur-Aube et de Bar-le-Duc, mais ils vont à Milan et surtout en Hollande. La marchandise hollandaise remonte par bateau et le port de la Moselle est le centre d'une énorme activité. Aux XIII^e et XIV^e siècles la ville de Metz est une grande-place de commerce dans la chrétienté.

Elle est naturellement une place de banque et de change. Les changeurs, installent leurs bancs sous les arcades toujours debout de la place Saint-Louis, en ce temps-là place aux Changes. Ce sont des Lombards, des Vaudois, des

Juifs, mais aussi des messins. Ils prêtent aux grands, aux évêques, aux princes et même aux empereurs et les archives nous ont conservé de nombreux billets à ordre toujours payés, car la Ville, solidaire de tous ses citoyens, n'hésite pas à poursuivre le débiteur récalcitrant quelle que soit d'ailleurs la puissance du débiteur, et quelle que soit la religion du créancier. Les sujets d'un prince défaillant à l'échéance se voient interdire le marché de Metz.

Les juifs jouissent de privilèges particuliers; malheureusement, pour le moyen-âge, les documents manquent à leur sujet. Une tradition que sa persistance dans la communauté israélite rend vraisemblable veut que Metz ait été dans le x^e siècle le véritable centre de la juiverie occidentale. Ce qui est certain, c'est qu'une admirable synagogue de construction romane dont nous possédons des dessins révèle une colonie sinon nombreuse, du moins fort riche. D'autre part, nous savons que les écoles rabbiniques étaient florissantes à Metz et que les moines de Saint-Vincent, hébraïsants fervents, n'hésitaient pas à entretenir avec les maîtres israélites des relations scientifiques fructueuses. Cantonnés dans Jurue (Juiverue et à partir du xiii^e siècle dans le faubourg d'Ayest) les juifs messins jouissaient de privilèges spéciaux sur lesquels nous reviendrons et leur protection était jalousement assurée par les évêques et les citains.

De la domination de ses évêques, devenus maîtres de la cité dans la désagrégation féodale, Metz s'était peu à peu libéré. République démocratique au début, elle était devenue promptement une République aristocratique où les charges étaient l'apanage de quelques familles réunies dans le cadre des paraiges. Sa constitution, assez semblable à celle des villes italiennes était compliquée. Le maître échevin, chef nominal de la cité, élu pour un an par les représentants des grandes églises et des abbayes parlait assis et la tête couverte à tous les souverains, même à l'empereur. Il est assisté du conseil des Echevins nommés à vie et du fameux tribunal des Treize qui juge de toutes les causes en appel. Des commissions de sept membres, les septeuries, tiennent lieu de ministères, comme les sept de la guerre, les sept du pavé,... enfin le conseil de la cité comprenant tous les citains divisés en trois ordres est consulté dans les cas graves. Les taxes sur les ventes et les douanes et les droits d'enregistrement étaient suffisants pour couvrir toutes les dépenses et il n'existait à Metz aucun impôt direct.

Un proverbe lorrain disait alors : « Le noble de Verdun, le saint de Toul, le riche de Metz », et les Allemands ajoutaient tant la ville était plaisante et joyeuse : « Si Francfort était mien, je la dépenserais à Metz ».

L'Epoque moderne. — La décadence était proche cependant. Elle arriva rapidement. L'aristocratie de plus en plus fermée, incapable de se renouveler, achevait de mourir, on ne trouvait plus à la fin du xv^e siècle suffisamment de membres de paraiges pour remplir les charges. Les guerres de religion portèrent à Metz le dernier coup, le pillage des campagnes voisines, l'insécurité des routes

paralysèrent le commerce et le réduisirent à rien. Quand, en 1552, Metz tomba dans la communauté française, ce n'était plus qu'une pauvre ville.

Par surcroît, elle dut se défendre contre Charles-Quint. Héroïquement, elle sacrifia ses faubourgs, elle rasa ses belles églises et ses abbayes et s'enferma dans ses remparts, elle brisa la fortune de l'Empire. La vieille cité latine remplissait dans le cadre français le rôle qu'indépendante, elle avait assumé : bastion latin en face de la Germanie. La guerre de Trente ans, les troubles de la Fronde que Condé porta aux confins de la cité, l'exode des marchands étrangers qui, gênés par les nouvelles barrières, émigrèrent à Nancy, achevèrent la ruine de Metz. Le XVII^e siècle fut affreux, au moins au début. Dans sa belle thèse sur la Réunion de Metz à la France (t. II p. 77, 92 et 127), M. Gaston Zeller cite les principaux recensements : en 1610, 19.432 habitants ; en 1619, 18.848 ; en 1635, 19.489 ; en 1637, à la suite d'une peste qui fit mourir des milliers d'habitants, 15.000. Un document, suspect, il est vrai, prétend que le nombre des habitants tomba dans les années suivantes à 3.000.

Par contre, une statistique copieuse analysée par l'abbé Thorelle donne à la Ville de Metz en 1684, un peu plus de 20.000 habitants (20.710) sur lesquels, il n'y a plus que 4.380 réformés et 795 israélites. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le clergé est peu nombreux et l'abbaye la plus peuplée, Saint-Vincent, n'a que 25 religieux.

A ce moment, l'aristocratie messine disparue a été remplacée par le Parlement. La même statistique nous donne 66 nobles, mais 118 parlementaires, 57 employés de bailliage et 67 de l'Hôtel de Ville, élite intellectuelle propre à reconstituer un esprit messin. Ce parlement est un des plus illustres de France, il a vu passer dans ses rangs un Nicolas Rigault et un Bénigne Bossuet, il a par son conseil d'Alsace, par sa Chambre de Réunion servi grandement la France, lui ajoutant des terres nouvelles et la fermant aux Germains. Metz est le siège de l'Intendant des Trois Evéchés et sa juridiction s'étend sur Toul, Verdun, sur Sedan, Thionville, Sarrelouis, Deux-Ponts, un instant même sur Nancy et la Lorraine confisquées, puis rendues.

La révocation de l'Edit de Nantes privera Metz de sa population protestante et de vieux noms de la ville iront enrichir Berlin qui recevra 464 réfugiés messins et leurs familles.

Par contre, les israélites virent leurs privilèges renouvelés et garantis par Louis XIV. La liberté de commerce leur était reconnue, sauf celui des choses neuves fabriquées dans le pays ; ils pouvaient être bouchers et orfèvres et prêter à intérêts. Alors que le séjour des israélites était interdit en France, la ville de Metz, à cause de son état antérieur, faisait exception.

De plusieurs mémoires du XVIII^e siècle, nous apprenons que la ville vit beaucoup de la fourniture des troupes et des réparations des objets nécessaires à l'armée, d'importantes fabriques de bas réputés très solides et de draps grossiers, des tanneries de la Seille très vastes et bien montées, du commerce des

grains et des fruits (mirabelles). La suppression du Parlement en 1771 lui porta un coup très grave, mais le Parlement est rétabli en 1775. Instruits par l'expérience, les Messins protesteront vivement quand la Révolution supprimera le Parlement.

Au cours du XVIII^e siècle, sans s'être agrandie, Metz s'est embellie sous l'intelligente direction de son gouverneur le duc de Belle-Isle, les vieux remparts supprimés ont été remplacés par une formidable enceinte à la Vauban. On a construit la place d'Armes et l'Hôtel de Ville, on a peuplé l'île du Saulcy jusqu'à déserte avec le Palais de l'Intendance — aujourd'hui Préfecture — et le Théâtre ; on a érigé un Palais de Justice grandiose pour le Parlement, on a créé de vastes promenades. Sans atteindre l'éclat de Nancy, le XVIII^e siècle messin n'est pas négligeable. Le maréchal de Belle-Isle fonda en 1760 la Société Royale des Lettres, Sciences et Arts qui devait devenir en 1819 l'Académie Royale de Metz.

Après la Révolution, Metz, chef-lieu du département de la Moselle, vit son Parlement revenir sous la forme d'une Cour d'Appel dont la juridiction s'étendit sur le département de la Moselle et sur celui des Ardennes, d'une Bourse de Commerce créée le 25 pluviôse an X et qui devait comprendre quatre agents de change, d'un Tribunal de Commerce créé déjà en 1791, d'une Chambre de Commerce établie le 24 octobre 1815.

Au point de vue militaire, on y installa le 30 vendémiaire an VII, l'Ecole d'Application du Génie et de l'Artillerie formée avec l'Ecole d'Artillerie de Châlons qui datait de Louis XIV et de l'Ecole du Génie de Mézières qui datait de Louis XV. L'Ecole, réorganisée en 1854, devint l'Ecole d'Application de l'Artillerie et du Génie.

Enfin, le 20 août 1829, le gouvernement de la Restauration, reconnaissant dans Metz la première ville israélite de France, y installait l'Ecole Centrale Rabbinnique. Celle-ci devait être transférée à Paris en 1859. Elle comprenait six professeurs.

III. — Les derniers temps de Metz française et l'occupation allemande

De 1836 à la veille de la guerre de 1870, la population de Metz augmente lentement, mais régulièrement. Le recensement de 1836 donne 42.793 habitants, Metz est alors la douzième ville de France, celui de 1846 accuse 55.112 habitants, celui de 1856, 64.727 et celui de 1866, 54.817. Le dernier semble donc marquer une régression, mais la population militaire étant comptée dans ces recensements, les chiffres s'en trouvent quelque peu faussés. En 1861, il y a 44.559 civils, en 1866, 45.207. A la même époque, la population de Nancy augmente plus rapidement, mais il faut tenir compte de ce fait que Nancy est avantagé par la construction de la ligne Paris-Strasbourg, à laquelle Metz ne sera rattaché que par le raccordement de Nancy. Dès que l'histoire des deux

ville devient parallèle, Nancy fait continuellement tort à Metz et s'enrichit de ses dépouilles.

Metz reste essentiellement un marché agricole, marché du blé qui s'y tient trois fois par semaine, mardi, jeudi et samedi et marché aux bestiaux qui s'y tient les trois autres jours.

Le service des voitures publiques indique nettement le rayon économique de Metz. Tous les jours la diligence part de Metz pour Etain, Verdun, et Châlons-sur-Marne, pour Montmédy et Sedan, pour Briey, pour Longuyon et Longwy, pour Sierck et Trèves, pour Boulay. Des services journaliers par voitures moins importants ont lieu également pour Ars et Ancy, Courcelles-Chaussy et Bouzonville, Longeville et Saint-Avold ; un service hebdomadaire est établi avec Fresnes en Woëvre, Saint-Mihiel dans la vallée de la Meuse, Marville dans le nord de la Meuse, Stenay, Thiaucourt. Les diligences trop chargées sont secondées par des voitures pour Briey, Etain, Boulay, Longuyon, Longwy. Ces services publics durèrent jusqu'à la guerre de 1870, car le réseau de chemin de fer n'avait pas favorisé Metz. La ligne de Nancy à Metz, seul moyen de gagner Paris, se terminait au cul de sac dans la vieille gare encore debout à quelques mètres de la porte Serpenoise. De là, deux embranchements partaient vers le Nord, l'un gagnait Forbach, où il se rattachait au réseau allemand de Sarrebruck, l'autre en desservant la gare de Metz-devant-les-Ponts gagnait Thionville ; à Thionville, un autre embranchement atteignait Mézières et sur cet embranchement, à Longuyon, un raccordement permettait d'aller à Longwy et à la frontière Luxembourgeoise. La ligne de Metz à Reims était seulement en projet, alors que pour la défense de la frontière, elle aurait dû être primordiale. Par contre, le Grand Duché de Luxembourg a un réseau français exploité par les Chemins de fer de l'Est, parfaitement organisé et se rattachant au nôtre à Thionville.

Le monde militaire et les membres de la Cour d'Appel donnent le ton à la société messine ; la garnison est nombreuse : trois régiments d'infanterie, un bataillon de chasseurs, deux régiments d'artillerie et un du génie. Mais il y a surtout les deux écoles militaires : Ecole d'application de l'Artillerie et du Génie et l'Ecole Centrale de Pyrotechnie. L'élément intellectuel se retrouve à l'Académie Impériale de Metz, à la Société d'Archéologie et d'Histoire, au Conservatoire de musique. Il y a une vingtaine de peintres, à côté de l'illustre Devilly, et du grand verrier Maréchal, on voit Emile Michel, Migette, Hussenot, Mademoiselle Lallemand. Il y a neuf imprimeurs, sept éditeurs, parmi lesquels Alcan qui émigra à Paris, treize libraires, sans compter les papetiers libraires, quatre journaux qui paraissent trois fois par semaine et, en outre, un hebdomadaire illustré.

Metz compte cent vingt trois commerçants notables, c'est-à-dire ayant droit d'élection à la Chambre de Commerce. On y remarque, outre l'éditeur Alcan, un fabricant de draperies, le célèbre Champigneulle, fabricant d'articles d'église,

plusieurs fabricants de papiers peints, spécialité de Metz, des tanneurs, des huiliers, des constructeurs de chaudières et des fabricants de chaussures. Cependant les industries se limitent là; Metz est toujours une cité bancaire, commerciale et agricole.

Nous cédon's à l'Allemagne une ville en pleine activité, de 46.000 habitants civils, sur lesquels 2.600 israélites. Six mille d'entre-eux quittent Metz, parmi lesquels 600 israélites. Metz n'a plus que 39.993 habitants, mais l'exode va continuer, irrésistible; il se prolongera au moins jusqu'en 1890. Au recensement de 1875, Metz n'a plus que 37.499 habitants, mais à partir de ce moment-là, les immigrants d'outre-Rhin commencent à affluer; de 1890, il y a 42.695 habitants. Les Lorrains ont diminué effroyablement, ils ne sont plus que 24.466. Même constatation en 1885, le flot des immigrants n'arrive pas à compenser les effets de l'exode: 42.555 habitants dont 21.685 Lorrains; en 1890, 45.878 dont 21.314 Lorrains. Ce dernier chiffre semble se maintenir, la population spécifiquement messine est de 21.000 âmes environ. Le chiffre ne change pas en 1900: 45.480 habitants. Puis brusquement la montée s'accroît, 47.364 en 1905, et 54.955 en 1910. Les chiffres que nous donnons sont ceux de la population civile, ils ne concordent donc pas avec les données habituelles. En comprenant la population militaire, Metz aurait eu, en 1910, 68.598 habitants.

Par décret du 1^{er} avril 1908, la ville de Metz s'annexa deux communes voisines: Plantières-Queuleu et Devant-les-Ponts. Plantières-Queuleu n'est autre que le premier village du plateau oriental, envahi peu à peu par les villas et les maisons d'employés, il dévale ses pentes vers la Seille à la rencontre de l'agglomération messine. Sa population de 1.402 habitants en 1870 était tombée à 722, rapidement relevée par immigration; elle atteignait 5.617 habitants au moment de l'annexion à la commune de Metz, Devant-les-Ponts s'élève à l'opposé sur la rive gauche de la Moselle; la population de 889 habitants en 1870 s'est élevée à 4.159 habitants. L'annexion de ces deux communes et le chiffre des militaires a permis de porter la population messine de 1910, à 79.318 habitants.

Enfin, au mois d'avril 1914, la commune du Sablon a été annexée à son tour. Cette annexion a été rendue possible d'une part par la démolition des remparts de Metz portant surtout sur les côtés est et sud, d'autre part par la construction de la gare en 1908. Cette gare, l'une des plus grandes de l'Europe, constitue au Sablon un merveilleux enchevêtrement de lignes diverses permettant une mobilisation rapide. Le Sablon a été peuplé par les chemins de fer, de 1.039 habitants en 1870, il est passé à 10.720 au moment de l'annexion de la commune à Metz.

La population israélite très française de langue et de sentiments a été affectée par l'annexion allemande dans des proportions qu'il est juste de mesurer. De 2.600 en 1870, le chiffre est tombé à 1.407 en 1880 pour s'y maintenir jusqu'en 1900. Il y a ensuite progression à 1.691 en 1905 et à 1911 en 1910. Il ne faut pas oublier que c'est sur la proposition du banquier Goudchaux que Monseigneur

Dupont des Loges fut présenté et élu, ni que pendant la grande guerre certains foyers israélites messins ont semé autour d'eux le réconfort et l'espérance et que plusieurs de leurs fils se sont engagés dans nos armées.

IV. — Metz depuis l'armistice

Quelle était l'importance de Metz au moment de sa rentrée dans la communauté française ? Avec le Sablon et les militaires, c'est une agglomération de 90.000 habitants. Les militaires enlevés, il doit rester environ 73.000 civils. Le recensement de 1921 n'en accuse plus que 52.066, mais de 1921 à 1926, la ville fait un bond prodigieux, supérieur à tous ceux qu'elle a faits sous l'administration allemande. Ce dernier recensement sur une population totale de 69.642 habitants accuse 63.125 civils.

Sans être touché directement par le développement industriel de la région de la Moselle avoisinant la France, Metz en avait dans une certaine mesure profité ; son marché s'était développé, ses banques s'étaient multipliées, les logements d'ingénieurs, les bureaux des Compagnies, l'installation du vaste réseau de chemin de fer expliquent en partie son agrandissement ; mais il est certain que l'augmentation de sa garnison et surtout la construction du vaste camp retranché dont la ville était le centre, pèsent davantage dans les raisons de son extension.

Par ailleurs, son rayon urbain avait diminué dans des proportions considérables et son rayonnement moral avait été annihilé. Elle a perdu sa cour d'appel et ses magistrats, ses écoles militaires, sa prépondérance économique sur le nord de la Lorraine. Elle n'a plus été qu'une préfecture quelconque rattachée pour tout à Strasbourg. Elle ne fut plus pendant l'annexion que le satellite de Strasbourg, plus isolée à cause de sa langue française, doublement prisonnière du Reich et du Reichsland, piétinée par les troupes allemandes. Elle a été selon le mot de son historien Auguste Prost qui ne la voulut pas voir prisonnière, « la rançon de la France ». Ses dépouilles ont été partagées entre Nancy et l'Alsace ; Nancy a recueilli la Cour d'appel et les meilleurs de ses fils, l'Alsace s'est enrichie à Colmar et à Strasbourg des organismes et des palais d'une administration plus vaste et plus étendue.

Les Messins ont espéré la victoire et ils l'ont accueillie comme une délivrance, mais ils n'y étaient pas plus préparés que les Français de France. D'où un long moment d'hésitation, dont on vient magnifiquement de sortir. Le mouvement est venu du militaire qui, lié au fait et à l'observation, voit mieux et plus vite que l'administrateur civil. Le regroupement de la sixième région en donnant à Metz, Pont-à-Mousson et Thiaucourt, la Meuse et l'Ardenne, lui a découvert son horizon. « Il faut, a dit très justement le général de Lardemelle, que Metz sente que son horizon a été élargi par la victoire ».

L'initiative de Metz a d'abord développé la construction. Les Allemands en se retirant avaient laissé vides entre le Sablon et la commune de Montigny de vastes étendues qu'il était nécessaire de couvrir. La commune de Montigny est en effet inséparable de Metz ; commune allemande par excellence (après l'exode, il y restait deux mille français, elle avait près de 14.000 habitants quand la guerre éclata), elle a un aspect urbain, des fonctions urbaines, c'est une banlieue d'employés messins. Sa population civile est aujourd'hui de 9.443 habitants, sa population totale de 11.782.

Les dommages de guerre remployables en Moselle permirent de couvrir d'un nouveau quartier, large, aéré et de vastes immeubles l'espace vide et ce quartier est à proximité de la gare centrale.

Metz ne pouvant vaincre certaines résistances, ni presser la construction de lignes de chemin de fer indispensables vers la Woëvre et Briey, a installé un réseau d'autobus confortables qui venant de Saint-Maurice sous les Côtes, non loin de Saint-Mihiel, de Fresne en Woëvre, d'Etain, de Briey, du pays du blé et du fer réapprennent aux fils des paysans de jadis le chemin de leur métropole naturelle. Ce réseau a été créé et est subventionné par le grand commerce messin. Cinq maisons versent à elles seules 80.000 francs par an.

La ville grandit et les lois économiques étant plus fortes que la volonté des hommes, les résistances intéressées se brisent et tombent peu à peu. Elle représente aujourd'hui avec Montigny et les communes voisines plus de 90.000 âmes.

V. — Le paysage urbain de Metz

Les ajouts successifs ont donné à la ville de Metz une configuration difficile à définir. La vieille ville entourée de magnifiques boulevards et de promenades qui ont remplacé les remparts est aujourd'hui perdue entre les faubourgs neufs, toutefois la ville ne s'est pas étendue au nord où le fort Bellecroix la domine toujours du haut de ses parapets à la Vauban. Cette vieille ville, s'étend entre la Moselle et la Seille. La Fournirue la divise en deux, au nord la colline primitive occupée par la splendide cathédrale, la plus haute de France avec Amiens, mais à peine appuyée sur ses contreforts faibles et hardis, autour : l'Hôtel de Ville, la Bibliothèque, les Couvents, quartiers tranquilles, aristocratiques et morts sauf sur les bords de la Moselle où la commerçante rue des Jardins mène à l'ancien ghetto grouillant d'italiens, de polonais, d'arabes, d'errants de toutes langues et de toutes nationalités. Au sud, immédiatement le long de la Fournirue et devant la cathédrale, le centre du grand commerce, aux rues trop étroites où la circulation intense ne trouve plus la possibilité de s'écouler, soit le long de la voie romaine, — la rue Serpenoise ou Grande-Rue —, soit le long de la rue des Clercs parallèle ; soit dans la rue du Palais et de la Tête d'Or qui, route nationale, concentre les voies venues de Verdun vers les rues des Allemands ; route de la Sarre, et Mazelle ; route de Strasbourg. A l'est

vers la Seille, les quartiers populaires et surtout paysans où les gens de la campagne descendus de voitures sur l'ancienne place du Change bordée d'arcades se fournissent de machines agricoles, d'articles d'écuries, de quincaillerie et de fourrages.

Sur la rive gauche du petit bras de la Moselle, l'île Chambière est également divisée en deux par la rue du Pontiffroy qui continue celle des Jardins. Au sud, la Préfecture, le théâtre, le lycée, la manufacture de tabacs, quartier tranquille et bourgeois, au nord quartier cosmopolite, allemand, polonais, italien, ouvriers de langue étrangère.

Le bras canalisé de la Moselle, mort à cause de son faible tirant d'eau ajoute au pittoresque du paysage. Entre la Préfecture et le Lycée, les quais bordés de jardins où jadis les riches Baudouin donnaient aux Rois des fêtes vénitiennes font songer à une ville endormie ; ailleurs les moulins et les lavoirs qui agitent l'eau ne l'empêchent pas de refléter l'un des plus beaux paysages urbains qui soient. Les toits d'abord qui indiquent un pays fortement romanisé. De la rue étroite, on ne les voit pas. La façade de la maison monte jusqu'en haut terminée par une corniche. Le toit ne débordé jamais, il n'y a pas d'auvent, au contraire, le toit s'arrête avant le rebord formant une étroite terrasse, un chemin de ronde autour de la maison. Ce qui faisait dire à Auguste Prost qu'à Metz personne n'avait pignon sur rue. Ce toit invisible d'en bas, s'aperçoit très bien des ponts de la Moselle. Il se compose généralement de quatre triangles réunis par de fortes arêtes, c'est la pyramide. Dans les maisons plus récentes, cette pyramide est assez élevée et se munit de mansardes, dans les maisons plus vieilles, elle est, au contraire, surbaissée et méditerranéenne. Au-dessus apparaissent les hauts murs crénelés des grands greniers de jadis, grenier de Saint-Antoine et grenier de la Ville, ce dernier perché sur la colline à l'emplacement du palais des rois d'Austrasie et plus haut enfin le chevet et le transept de la cathédrale en pierres verdâtres, élégante, hardie, solide, presque évidée par les vitraux sous le grillage des contreforts. De l'autre côté de l'eau l'adorable église abbatiale de Saint-Vincent, aux tours jumelles et carrées surplombe de sa grêce ogivale les moulins aux claires chutes et les maisons lépreuses.

Le boulevard de l'ancien rempart Saint-Thiébault sépare les nouveaux quartiers de la vieille ville, la gare gigantesque et la Poste énorme dont on peut critiquer l'esthétique, mais dont on ne peut pas nier la commodité, les terrains militaires, casernes et palais du gouverneur forment un espace libre et tout de suite les rues larges, régulières, bordées de maisons propres, mais immenses, banales et laides, d'architecture munichoise, se prolongent sur trois kilomètres, englobant Montigny, en appuyant sur la Moselle. Le chemin de fer sépare ces quartiers de Sablon, la ville neuve des grands entrepôts et des cheminots qui s'étend presque jusqu'à la Seille. Au delà de la Seille, Plantières, Queuleu aux petites vilas restent presque étrangères à Metz.

Sur la rive gauche de la Moselle, Fort-Moselle, couvert de casernes et appelé à disparaître lors de la mise en état de navigabilité de la Moselle et Devant-les-Ponts prolongent Metz le long de la ligne de Thionville. A côté de quelques villas, les entrepôts et les petites usines dominant. La ville est bien sortie de sa colline primitive.

VI. — Le rayon économique de Metz

Ce que l'on appelle le redressement de Metz a des ennemis dans les villes voisines, qui ont profité de la captivité de la vieille cité. Aprement Colmar défend sa Cour d'Appel que Metz voudrait bien voir revenir. A vrai dire, la réinstallation de la Cour de Metz ne priverait Colmar que du ressort de la Moselle, elle priverait davantage Nancy. Ce n'est pourtant pas contre ce rétablissement que plaide Nancy. Plus habile, plus grande, plus fière, Nancy défend avec courtoisie son rayon économique.

La défaite de 1870 lui a donné Brieu et les Ardennes qui, logiquement, appartiennent à Metz. La région économique de Nancy qui va de Rocroy à Lure est disproportionnée, mais Nancy se sent d'appétit et de taille à absorber encore la Moselle qui, dans le plan nancéien, ne serait plus que son satellite riche et bien peuplé. Pour un observateur désintéressé, la lutte est belle, bien menée de part et d'autre; Nancy multiplie à Metz les invitations. Avec une politesse méfiante, Metz répond, il y a là dans notre pays lorrain discret, replié un drame profond, mais délicieusement joué de part et d'autre. Il ne faudrait pas rabaisser Nancy, elle a possédé sous le second Empire des hommes remarquables qui ont créé sa grandeur, qui ont fait d'elle une remarquable capitale de province, qui ont donné à son Université, particulièrement à ses Facultés de Médecine et des Sciences une splendeur que Paris n'égale même pas, elle a eu une Ecole d'Art qui a renouvelé l'architecture et l'ameublement, elle possède les industries les plus variées. Si la guerre de 1870 l'a enrichie des dépouilles françaises de Metz et de Strasbourg, elle était depuis quinze ans prête à les accueillir et à leur faire place, mais ce n'est un secret pour personne qu'elle a atteint son apogée, qu'elle commence sinon à décliner, du moins à stationner et qu'elle se défend sans attaquer, ce qui est bien la plus mauvaise manière de se défendre. Il semble à l'observateur réfléchi que les hommes dont elle a eu jadis abondance commencent à lui manquer.

Metz, au contraire, prend de plus en plus conscience de sa force, une élite messine se forme, un esprit messin sort du passé, renoue de vieilles traditions, va de l'avant. Pour l'économiste, l'issue de la lutte qui restera courtoise comme il convient entre Lorrains n'est pas douteuse. Nancy a compris que le plateau de Brieu était l'objet immédiat du litige, pour le conserver, elle a mis à la tête de son Conseil général et de sa Chambre de Commerce des hommes du Briotin; elle a fait confectionner les horaires de la Compagnie de l'Est à son profit, elle

poursuit les manifestations, s'efforce de préconiser l'idée régionaliste d'une grande Lorraine dont elle serait le centre.

Or, de quelque façon que l'on veuille sortir de Briey pour aller à Nancy, il faut passer par des régions proprement messines comme la Woëvre ou Mousson. La frontière du traité de Francfort a sans doute obligé les Briotins à s'orienter vers Nancy, mais ils n'ont pu le faire qu'en passant par l'étroit couloir, géographiquement anormal, détourné d'ailleurs, de Conflans à Pagny. Les communications ont dû s'organiser en fonction de la ligne Longuyon-Nancy, ligne transversale et longue, mais surtout ligne construite en dehors des marchés de la région.

Examinons-la un instant, elle en vaut la peine. De Nancy à Pagny, c'est l'ancienne voie de Metz, belle route nécessaire et traditionnelle de la Moselle, desservant d'admirables points : Dieulouard, Pont-à-Mousson. Puis plus rien, l'arrêt en cul de sac, le butoir de la frontière.

En 1871, le problème ne se pose pas comme aujourd'hui. On ignore la richesse du bassin de Briey, le débouché de cette ligne ne sera donc pas le Plateau, demain riche, mais la région de Longuyon et de l'Ardenne. Il s'agit de réunir à Nancy désormais capitale de la Lorraine mutilée, l'Ardenne prolongement naturel du plateau lorrain, traversée par la Meuse lorraine.

On va au plus court, au plus rapide et sans profit pour le plateau de Briey, future région industrielle, et sans profit pour la Woëvre, région agricole, on mène en suivant d'abord comme on peut l'odieuse frontière de Bismarck, puis par Conflans et Spincourt, la ligne de Longuyon à Pagny. Tous les marchés lui échappent, aussi bien ceux du plateau : Longwy, Audun-le-Roman, Briey que ceux de la Woëvre : Etain, Thiaucourt et à plus forte raison Fresnes. C'est une voie de vitesse, ce n'est pas une voie commerciale. C'est l'œuvre méritoire d'un moment, mais ce moment est passé.

Longuyon n'en demeure pas moins à 112 kilomètres de Nancy, alors que par route il est à 55 de Metz et les autres villes ne le rejoignent que par des lignes de fortune, par transbordements, Longwy à 55 kilomètres de Metz et à 127 de Nancy, Audun-le-Roman à 101 de Nancy et à 37 de Metz, Briey à 84 kilomètres de Nancy et à 23 de Metz. En attendant que les lignes mal orientées se raccordent vers Metz, les Messins ont créé pour desservir Briey un réseau d'autobus.

L'étude de cette ligne valait la peine qu'on s'y arrête, mais en réalité ce qu'on appelle plateau de Briey est à cheval sur les départements de la Moselle et de Meurthe-et-Moselle. Le traité de Francfort en a rompu l'unité qui doit être refaite. Ce plateau a pour limites à l'est la vallée de la Moselle, depuis Metz jusqu'à la frontière Luxembourgeoise en passant par Thionville, à l'ouest une ligne qui passerait par Conflans, Etain, Spincourt. Toutes les eaux s'écoulent à la Moselle et leurs vallées en permettent si bien l'accès que l'industrie en déborde dans la limagne messine à Maizières-les-Metz, Hagondange, Uc-

kange, Thionville. Le sud ouest est agricole, c'est une dalle calcaire, mais fertile, le nord est industriel. Le plateau possède aussi deux sortes de marchés.

Une des lois les mieux établies de la géographie humaine, c'est que les villes-marchés sont situées à la limite de deux ou de plusieurs régions d'aspects différents et de productions différentes. Etain est à la limite du Briotin agricole et de la Woëvre, Briey et Longuyon sont à la limite du Briotin agricole et du Briotin industriel. Ces marchés secondaires ont pour fournisseur naturel le grand marché messin. A l'autre extrémité, le marché secondaire est Thionville qui regarde mieux vers le Luxembourg, prolongement du plateau de Briey et vers le Haut-Chemin.

Tout le pays du fer se rattache à Metz, mais aussi l'Ardenne. L'Ardenne se compose de deux pays distincts. Le premier de ces pays est la chaude bande de terrains jurassiques abritée des vents du Nord, où se logent Montmédy, Sedan, Mézières, Hirson. C'est en grande partie une région agricole, mais c'est aussi une région industrielle. Notons d'abord que le bassin de Briey s'y continue, et que les mines de Boulogny dans la Meuse ont fait de ce village jadis infime une agglomération de 4.000 habitants; notons ensuite que l'industrie ardennaise, métallurgie, quincaillerie de Charleville et de la vallée de la Meuse, est tributaire pour sa matière première du bassin de Briey; notons enfin que le type ardennais n'est qu'un rameau du type lorrain et qu'il y a autant de différence entre l'Ardennais et le Champenois qu'entre le Champenois et le Lorrain. Cette affinité s'est d'ailleurs révélée au cours de l'histoire; le comté de Chiny est un fief de Bar et de Lorraine et la principauté de Sedan est nettement lorraine.

Le second pays, c'est le plateau schisteux et pauvre de l'Ardenne étendu en France, surtout à l'ouest de la Meuse, longtemps désert et dont la petite capitale Rocroi est une ville récente. Ce plateau forestier est entièrement tourné vers le Luxembourg belge et grand ducal, dont il n'est que l'aboutissement en territoire français.

L'Ardenne annexe du Haut-Plateau de Briey n'est uni à Nancy que par la voie de Longuyon-Conflans. Les relations avec Metz sont plus faciles que celles du plateau de Briey, grâce à la ligne Hirson, Mézières, Sedan, Carignan (l'antique Ivoy, bien lorraine), Montmédy, Longuyon, Audun-le-Roman, Metz. Cette ligne est d'ailleurs magnifiquement marquée par la nature, elle est même un exemple typique de la connexion des phénomènes de géographie physique et des phénomènes de circulation. Elle suit de vallées en vallées, bout à bout le pied de l'Ardenne, et s'enfonce dans le Briotin par la seule vallée possible jusqu'à Audun-le-Roman pour tomber dans le val de Metz par le meilleur chemin, la trouée de la Fentsch.

Il est à remarquer que cette ligne, l'une des principales transversales de la France met en communication toute la Lorraine avec Lille et avec Dunkerque, notre débouché sur la mer.

Au sud, Pont-à-Mousson, ville du fer, s'oriente également vers Metz. Elle se trouve d'ailleurs à égale distance des deux villes : 29 kilomètres.

A l'ouest, s'étend la Woëvre, l'ancien marécage à demi forestier défriché au Moyen-Age. Ce sont les moines de Gorze qui ont eu la part prépondérante à la mise en valeur de la Woëvre. Leurs possessions se sont étendues jusqu'à la forêt de la Reine, non loin de Toul, tout le long du Rupt-de-Mad, de la Seigneulle, du Longeau, et de l'Orne, où le prieuré d'Amel surveillait les possessions des Moines. N'oublions pas, en effet, que toutes les eaux de la Woëvre vont à la Moselle ; la Woëvre est pays mosellan, pays messin naturellement. Il l'est humainement par la part que les moines messins ont eue dans son défrichement. Le détournement des eaux de la Woëvre contrairement à la pente générale du terrain explique pourquoi le peuplement de la Woëvre s'est opéré par la vallée de la Moselle et par Metz.

La grande richesse de la Woëvre, c'est le blé et l'élevage des porcs. La Woëvre produisait avant la guerre tant de blé qu'elle pouvait vendre les deux tiers de sa récolte : les marchés en sont les petites villes d'Etain, fondée par l'abbaye Saint-Eucaire de Trèves, de Fresnes et de Vigneulles. Ces marchés, Etain surtout où la colonie israélite était très forte, étaient avant 1870 des dépendances de Metz à laquelle les voitures publiques l'unissaient journellement. Depuis que la frontière de 1870 l'a dépossédée de sa métropole, elle s'est éparpillée vers Verdun, le long de la voie ferrée qui dessert Etain, vers Saint-Mihiel et depuis la construction du chemin de fer économique vers Commercy, incapables les unes et les autres de l'absorber tout entière.

La Woëvre, en effet, n'a jamais eu de communication avec Nancy, elle ne s'est pas tournée vers Nancy, dont la séparent les grandes forêts marécageuses, le pays vallonné du Toulois : la Woëvre tourne le dos à Nancy, la Woëvre est le glacis de la place de Metz, et glacis elle descend en pente douce vers le talus des côtes de Meuse.

A l'heure actuelle, la Woëvre reprend le chemin de Metz. Quatre lignes d'autobus départementaux la desservent. Tous partent de Saint-Maurice-sous-les-Côtes, mais en suivant quatre itinéraires différents par la Chaussée, par Jonville, par Fresnes-en-Woëvre et par Vigneulles-les-Hattonchâtel. La durée du trajet est de deux heures à deux heures et demie.

Le Verdunois s'ajoutait à la Woëvre. Le Verdunois septentrional est dominé par Verdun, fille de Metz, mais dont le pagus de configuration particulière se sépara de la cité médiomatrique au ^v^e siècle pour former une cité indépendante. Le Verdunois méridional gravite autour de Saint-Mihiel. Pour le Verdunois, la route classique, c'est la grande voie de Metz à Reims. Le chemin de fer ne l'a que médiocrement remplacée par suite du traité de 1870. C'est une ligne en projet à refaire, elle n'existe que de Châlons à Conflans. De Conflans à Metz, il n'y a qu'une ligne à voie unique impraticable aux grands express. Lorsqu'elle sera rectifiée, il sera possible de gagner Verdun et Reims.

Pour Saint-Mihiel au contraire, la situation va sensiblement s'améliorer. Nous avons là aussi une voie historique qui ne date que du Moyen-Age. Les puissants Comtes de Bar qui possédaient Mousson, berceau de leur famille et leur première capitale, l'abbaye de Saint-Mihiel, leur Saint-Denis et Bar leur capitale dernière, s'efforcèrent de détourner par leur état tout le commerce de la Lotharingie. Ils y parvinrent en faisant passer par chez eux la route de Metz à Reims et à l'Atlantique. La voie romaine franchissait la Moselle à Scarponne (Dieulouard), territoire Verdunois, ils supprimèrent le passage en créant le Pont-à-Mousson d'où la route gagnait le grand marché de Saint-Mihiel où d'immenses halles couvertes permettaient d'entreposer les marchandises au passage de la Meuse, de là, la voie gagnait Bar-le-Duc. Toul et Verdun en dépérissent, Pont-à-Mousson et Saint-Mihiel grandirent, mais le grand marché de Metz commanda le Barrois.

Or, voici qu'une ligne de chemin de fer va sensiblement suivre la même route. Décidée dans un but stratégique, elle aura un rôle économique. Les travaux achevés (on peut escompter l'ouverture avec quelques retards en 1930), non seulement Metz sera directement relié à Paris, mais aussi la Woëvre méridionale et le Barrois. Saint-Mihiel reste au nord de la ligne à 11 km. de la gare de bifurcation près de Lérerville, mais englobée dans le rayon d'action de cette ligne. Par contre, Commercy reste aussi à l'écart, mais rejeté avec toute la haute Meuse vers Nancy.

Quant au Barrois, il est encore impossible de préciser sa situation ; Bar-le-Duc est à 99 km. de Nancy, la nouvelle ligne le mettra à 104 de Metz, différence insignifiante. Rien d'étonnant qu'il suive le Verdunois et que déjà rattaché militairement à Metz, il ne s'y rattache économiquement.

L'horizon oriental de Metz semble au premier abord plus difficile à préciser, mais comme déjà il s'est organisé, il n'y a qu'à relever ici les faits économiques. Metz est le grand marché de la Sarre, journellement les camions de Sarrebruck et de Sarrelouis y viennent chercher les vivres. Deux lignes de chemin de fer, par Boulay vers Sarrelouis, par Saint-Avold et Forbach vers Sarrebruck favorisent les communications rapides. La Sarre et le pays français de Saint-Avold sont les banlieues houillères de Metz. Dans la région agricole, il ne semble pas que le rayon d'influence de Metz puisse dépasser Morhange.

Aujourd'hui, non seulement les gens de Château-Salins, Delme et de Sarrebourg qui appartenaient avant 1870 à la Meurthe ont repris le chemin de Nancy, mais ceux de Sarreguemines et de Sarralbe vont également à Nancy, ce dont les Nancéiens sont très fiers. Raison de voies de communications, mais plus encore d'intérêts économiques. De Sarreguemines à Sarrebourg, la Sarre rectiligne du Nord au Sud est le couloir de communication vers la ligne Nancy-Strasbourg autant par le chemin de fer que par le canal des houillères, la voie de Sarralbe à Nancy par Benestroff et Château-Salins et celle de Benestroff et Avricourt par Dieuze accentuent le déversoir de ces pays sur Nancy. Mais en outre,

ce sont les pays du sel, des industries chimiques, des forêts, de la céramique et du verre. Le sel se raffine dans la banlieue immédiate de Nancy à Dombasle, comme à Dieuze et à Sarralbe, la céramique (porcelaine, fourneaux) se fait à Sarreguemines et à Lunéville, le verre a son centre dans les Vosges basses et hautes et les milliers d'ouvriers du pays de Bitche rejoignent ceux de Vallerysthal et de Trois-fontaines près de Sarrebourg, de Baccarat, de Portieux et de Nancy.

Ces divers faits permettent de conclure. Il y a deux Lorraines, comme il y a deux Normandies, celle de Rouen et celle de Caen, comme il y a deux Breagnes, celle de Rennes et celle de Nantes. Celle de Metz a le fer et la houille et de vastes régions agricoles, elle comprend dans la Moselle l'arrondissement de Forbach excepté le canton de Sarralbe, les arrondissements de Boulay, Metz et Thionville, dans la Meurthe l'arrondissement de Briey et les cantons de Pont-à-Mousson et de Thiaucourt, dans la Meuse, les arrondissements de Montmédy et de Verdun, les cantons de Vigneulles, Saint-Mihiel et Pierrefitte et peut-être l'arrondissement de Bar, dans les Ardennes, les arrondissements de Sedan, Mézières et Rocroy.

La Lorraine de Nancy comprend dans la Moselle l'arrondissement de Sarreguemines, le canton de Sarralbe, l'arrondissement de Sarrebourg et l'arrondissement de Château-Salins ; dans la Meurthe, ceux de Lunéville, de Nancy, excepté le canton de Pont-à-Mousson, de Toul excepté le canton de Thiaucourt, dans la Meuse les cantons de Commercy, Void, Vaucouleurs, Gondrecourt, le département des Vosges, certaines parties de la Haute-Marne et de la Haute-Saône. C'est la Lorraine du tissage (coton), du sel et des industries chimiques, de la verrerie et de la céramique, des industries du bois avec, également, de larges parties agricoles.

Ces divisions économiques qui s'organisent en dépit des résistances humaines, ne concordent pas avec les divisions départementales d'avant 1870. En revanche, elles suivent à peu de chose près les divisions militaires entre les 6^e et 20^e régions. La géographie militaire a précédé, mais aussi deviné la géographie économique.

Dans le volume qu'ils ont consacré à la géographie de la France, MM. Jean Bruhnes et Pierre Deffontaines consacrent au problème de Metz une forte et jolie page : « Le tableau humain de Metz, disent-ils, fait ressortir ces deux caractères principaux puisés dans l'histoire lointaine et toujours vraie : ville de guerre et ville de commerce, parce que ville frontière. »

Metz est toujours ville de guerre, mais pour lors sa défense est encore tournée contre la France et son camp retranché n'est pas encore remis en état d'opérer face à la nouvelle frontière ; on s'en occupe sans doute ; aucun projet n'a encore reçu de commencement d'exécution.

Elle n'est pas ville industrielle ou ses industries sont presque toutes agricoles : si l'on met à part trois grandes fabriques de chaussures occupant environ 500 ouvriers, ses principales usines sont les minoteries établies sur la Moselle et

les fabriques de conserves, de légumes et fruits. Elle est marché agricole pour les fruits (500.000 kilogs de fraises et 2.500.000 kilogs de mirabelles et de fruits), pour les légumes, le blé ; son marché aux bestiaux est le troisième de France et pour certaines qualités et certaines années, il lui est arrivé de venir immédiatement après la Villette.

Elle est centre de voies ferrées, avec sa grandiose et commode gare de voyageurs, sa vaste gare de marchandises, ses ateliers et triages du Sablon, qui permettent tous les croisements avec rapidité. Amsterdam à Bâle, Ostende à Gênes, Dunkerque à Bâle, Francfort à Paris, Sarrebruck à Dijon.

Elle est le centre, le cerveau de la métallurgie lorraine par sa Chambre de Commerce surtout industrielle, l'une des plus importantes de l'Europe, son Hôtel des Mines, où se concentrent les services de direction d'assurances et d'œuvres sociales, les directions des grandes compagnies, les expositions d'échantillons, par les Banques et le mouvement financier d'un pays minier et fabricant.

Elle est le centre de l'agriculture lorraine magnifiquement organisée avec son Union de Syndicats, sa Coopérative Laitière, sa Caisse de Crédit agricole. Elle pourvoit à l'alimentation des pays industriels, mais elle pourvoit aussi à la fourniture industrielle des pays agricoles : elle vend quantité de machines, d'instruments de culture et de transports, de semences et d'engrais. Une vie intense l'anime, elle a vraiment la vie, l'allure d'une très grande ville.

Enfin, elle est, pour l'instant du moins, le marché de la Sarre qui vient chaque matin s'approvisionner chez elle et par là elle exerce une influence bienfaisante. Les Sarrois connaissent le chemin de Metz et qui sait s'ils consentiront par la suite à abandonner ce chemin fructueux et commode. Le rôle glorieux de sa Chambre de Réunion se prolongerait ainsi discrètement. Il est juste de dire que pour sa grandeur elle a beaucoup fait et travaille avec autant d'intelligence que de prudence, bien que son initiative ne soit pas secondée autant qu'elle devrait l'être. On oublie trop à Paris qu'elle est une ville créancière de la France pour sa longue souffrance et que sa créance grandit de tout ce qu'elle ajoute, par son travail ardent, à la richesse nationale. Pour lors, elle ne réclame guère qu'une amélioration de certaines voies de communication et plus encore de certains horaires, elle réclame sa cour d'Appel, quelques casernes abandonnées pour son port et ses minoteries. A peu de frais, on la pourrait satisfaire, et vraiment nulle ville ne le mérite autant que Metz, rançon de la France.
